

# DIEU ET L'ÉTAT

**Dix-neuvième partie: «DU DIEU DES CORBEAUX NOIRS, AU DIEU DÉISTE DE LA BOURGEOISIE, ET AU RETOUR DES CORBEAUX NOIRS VIA LE ROMANTISME» (\*)**

On put croire alors que l'esprit humain allait enfin se délivrer de toutes les obsessions divines. C'était une erreur. Le mensonge dont l'humanité était la dupe depuis dix-huit siècles - (pour ne parler que du christianisme) - devait se montrer encore une fois plus puissant que la vérité. Ne pouvant plus se servir de la gent noire, des corbeaux consacrés par l'Église, des prêtres catholiques, ou protestants, qui avaient perdu tout crédit, il se servit des prêtres laïques, des menteurs et des sophistes à robe courte, parmi lesquels le rôle principal fut dévolu à deux hommes fatals, l'un, l'esprit le plus faux, l'autre la volonté la plus doctrinairement despotique du dernier siècle: J.-J Rousseau et Robespierre.

Le premier est le vrai type de l'étroitesse et de la mesquinerie ombrageuse, de l'exaltation sans autre objet que sa propre personne, de l'enthousiasme à froid et de l'hypocrisie à la fois sentimentale et implacable, du mensonge de l'idéalisme moderne. On peut le considérer comme le vrai créateur de la réaction. En apparence l'écrivain le plus démocratique du XVIII<sup>ème</sup> siècle, il couve en lui-même le despotisme impitoyable de l'homme d'État. Il fut le prophète de l'État doctrinaire, comme Robespierre, son digne et fidèle disciple, essaya d'en devenir le grand prêtre. Ayant entendu dire à Voltaire, que s'il n'y avait pas de Dieu, il faudrait l'inventer, J.-J. Rousseau inventa l'Être Suprême, le Dieu abstrait et stérile des déistes. Et c'est au nom de l'Être Suprême et de l'hypocrite vertu commandée par cet Être Suprême, que Robespierre guillotina les Hébertistes d'abord, et ensuite le génie même de la révolution, Danton, dans la personne duquel il assassina la république, préparant ainsi le triomphe, devenu dès lors nécessaire, de la dictature napoléonienne. Après le grand recul, la réaction idéaliste chercha et trouva des serviteurs, moins fanatiques, moins terribles, plus à la taille considérablement amoindrie de la bourgeoisie actuelle.

En France ce furent Chateaubriand, Lamartine et - faut-il le dire - Victor Hugo! le démocrate, le républicain, le quasi-socialiste d'aujourd'hui! et après eux toute la cohorte mélancolique, sentimentale d'esprits maigres et pâles qui constituèrent, sous la direction de ces maîtres, l'école romantique moderne. En Allemagne ce furent les Schlegel, les Tieck, les Novalis, les Werner, ce furent Schelling et tant d'autres encore, dont les noms ne méritent pas même d'être rappelés.

La littérature créée par cette école fut le règne des revenants et des fantômes. Elle ne supportait pas le grand jour; le clair-obscur seul lui permettait de vivre. Elle ne supportait pas non plus le contact brutal des masses. C'était la littérature des aristocrates délicats, distingués, aspirant au ciel, leur patrie, et vivant comme malgré eux sur la terre. Elle avait en horreur et en mépris la politique et les questions du jour; mais lorsqu'elle en parlait par hasard, elle se montrait franchement réactionnaire, prenait le parti de l'Église contre l'insolence des libres-penseurs, des rois contre les peuples et de tous les aristocrates contre la vile canaille des rues.

Du reste, comme nous venons de le dire, ce qui dominait dans l'école du romantisme, c'était une indifférence quasi-complète pour la politique. Au milieu des nuages dans lesquels elle vivait, on ne pouvait distinguer que deux points réels: le développement rapide du matérialisme bourgeois et le déchaînement effréné des vanités individuelles.

**Michel BAKOUNINE.**

---

(\*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.